

RUCHE LITTÉRAIRE.

VOLUME III.

AVRIL 1859.

NUMÉRO 2.

LA PRESSE FRANCO-AMÉRICAINÉ.

I.

Tout écrivain est inventeur ; aussi, comme la plupart des inventeurs, les écrivains ne sont-ils pas riches. Plutus fait la mine aux uns et aux autres. Un simple coup-d'œil donné à l'histoire nous les montre à la recherche de la fortune qui, semblable à un feu-follet, danse incessamment devant eux, les captive, les fascine et ne se laisse point atteindre. Ils ont d'autant plus soif de ses faveurs que la cruelle les leur refuse impitoyablement. Je conviens que pour eux l'argent n'est pas un mobile ; mais je crois que c'est un besoin et un besoin aussi pressant peut-être que pour les agioteurs et les boursicotiers. L'écrivain aime plus l'argent que l'ivare. Ce qui le distingue de ce dernier, c'est que l'ivare adore les espèces pour les jouissances imaginaires qu'elles lui procurent et que l'écrivain les chérit pour les plaisirs palpables qu'elles lui apportent. N'allez pas crier au paradoxe. L'écrivain—artiste s'entend!—jalouse le crésus, tout autant que le crésus jalouse l'écrivain. Je parle de l'écrivain d'une certaine valeur. Celui-ci pourtant est l'antipode de celui-là. Mais nous sommes sans cesse en quête de l'inconnu, et l'on ne soupire pour rien tant que pour ce que l'on n'a pas. L'axiome est connu. Toutefois une réflexion, afin d'expliquer les appétits brutaux (qu'on me passe l'expression) de l'artiste, ne me semble pas déplacée. Je tiens, non pas à justifier les artistes, non pas à les disculper d'une pénurie qui les attache à l'art, quand elle ne le proécède pas, mais à lever un coin du voile qui couvre leur existence.

Il est plus que difficile de produire, quand on n'a pas ; c'est impossible. Plus on a et plus on peut produire. La nature nous a doué de certaines facultés animales et mentales, susceptibles de développement. Ces facultés sont loin d'être égales ; car les plus nobles subissent plus ou moins le joug des plus viles. Que votre corps soit épuisé et votre esprit refusera

son service. Cependant les gens dont le cerveau est fatigué se sentent disposés à l'exercice de leurs membres. Ils veulent et peuvent les exercer. De plus, on remarque partout que les personnes qui pensent peu ou point sont plus robustes que celles qui cultivent leurs idées. Les laboureurs courbés, du matin au soir, sur le sillon se portent mieux que les hommes de cabinet. Mais entre les hommes de cabinet, il y a des distinctions, des différences radicales. Certaines occupations intellectuelles arrivent, avec l'habitude, au mécanisme. Un teneur de livres, par exemple, finira par faire sans lassitude, sans s'en apercevoir les opérations arithmétiques les plus longues. Son intelligence exécutera simplement la rotation de l'aiguille sur le cadran d'une horloge. Il n'en est point de même de l'écrivain. Chaque heure, chaque minute, pourrais-je dire, est pour lui le signal d'un changement de travail. Il n'a pas coordonné une conception, ne l'a pas fixée, qu'une autre se présente, le séduit et le tient en éveil, jusqu'à ce qu'une nouvelle miroite encore sous ses regards. Ce n'est pas tout. Cette conception, qui luit tout-à-coup pour lui, pour lui seul ; elle qu'il embrasse avec tous ses rayons, il faut qu'il la formule, et la formule aussitôt. Comment procède-t-il ? Une plume, de l'encre, du papier : Voilà ses outils. Je les suppose prêts ; je suppose, que cette plume soit imprégnée d'encre, qu'il la presse dans sa main ; il la pose, radieux, enthousiasmé, sur son papier, et va donner une forme à cette lumière spirituelle qui lui est apparue. Mais non. La plume tombe de ses doigts. Il se frappe le front. Il est désespéré. La brillante clarté a fui, elle a fui pour ne plus revenir, et cela, dans l'intervalle qu'il a mis à tracer la première lettre de son premier mot. Il faut recommencer l'étude, harceler sa mémoire, réexciter ses facultés ; car l'idée pose devant nous comme notre image sur la lentille d'un instrument d'optique. Un clignement d'yeux la fait loucher, un tressaillement la brouille.